

Terre objective

Je promenais mon doigt sur l'arête, tentant en vain d'insuffler au métal une chaleur qu'il ne me rendrait pas. Une lumière douce venait se loger dans les fines cavités et entraînait mon regard de l'une à l'autre, m'orientant dans un fourmillement de rainures qui trahissaient peu la violence avec laquelle elles avaient été engendrées. Pour chacune d'elles je pouvais entendre résonner l'écho des coups secs contre la roche, l'effritement ou l'éclat qui les suivait, le jaillissement du passé qui avait en retour marqué le présent de ces légères entailles. D'un geste lent, je replaçai le marteau dans la boucle de ma ceinture.

Je m'étais opposé au projet, comme nombre de mes collègues. La mécanique s'était enclenchée, lourde, écrasante, depuis l'instauration du nouveau régime. Entraînés dans ses rouages, nous n'avions pu lui résister. Un despotisme déplacé. J'avais appris à me taire. La décision était tombée en couperet: un long trait rouge sur une carte, une zone hachurée, un contour. Une cloison que l'on croyait salvatrice. J'avais appris à craindre les extrêmes. Puis je m'étais résigné, comme nous nous étions résignés tous. J'avais conservé mon poste. Était-ce l'ironie du sort qui plus tard m'avait décerné cette tâche, la tâche? Je ne le saurai jamais. Je m'y étais plié depuis de longs mois avec le désabusement d'un homme en fin de vie. Voilà, sans doute, ce que l'on attendait de moi. J'avais senti l'étincelle se consumer peu à peu, embrassant les mouvements de la Trina, ce métro omnipotent qui faisait depuis dix ans la fierté de notre pays et me délaissait chaque matin sur mon flanc de montagne. Mon souffle s'était éteint, comme repoussé par le sentiment d'encombrer un air déjà raréfié. Mes pas s'étaient embourbés. On m'avait accordé un délai supplémentaire.

Je devais m'y remettre. Cette pensée et cet Ordre étaient à vrai dire les seuls qui me guidaient, la seule structure de mon action et de mon inaction. Les deux termes s'associaient en mon esprit pour ne former qu'un. N'était-ce pas ce besoin croissant de reproduire la nature qui nous avait mené à l'annihiler au travers des siècles? Il m'apparaissait comme partie intégrante de l'homme une soif latente de désactivation: créer pour recréer, et donc détruire... En aurai-je été un acteur, aux yeux du futur? L'Ordre impliquait la responsabilité. La soumission reflétait le choix... Je ne sais ce qui, entre prise de conscience ou Ordre, me ravageait le plus.

Je devais m'y remettre. Je tentais en vain, par habitude, de me défaire du poids de l'Histoire que je contribuais à écrire. Il ne restait que quelques heures. Je sentais sur ma peau l'empreinte douloureuse des secondes qui s'égrenaient et que je m'efforçais de retenir, comme mû par un sursaut d'insouciance.

Les longs fils translucides des capteurs sinuaient entre mes doigts, happés par la gravité et emportés dans la légère oscillation que leur conféraient mes tremblements. De minuscules plaquettes éclosaient à chacune de leur extrémité. Leur taille n'avait jamais été un critère de puissance. Je les récoltais d'un geste un peu trop brusque, les écartais dans ma paume tout en m'approchant de l'imposante paroi qui s'offrait à moi. Le vent avait tourné. Oui, c'était cela même: je le sentais à présent s'opposer à mes mouvements, emmêlant et démmêlant les fils dans un crépitement... Le silence reprit lorsque j'apposai les fines lamelles contre chacune des parties de mon visage, une à une. Depuis plusieurs années, l'Ordre avait en effet transformé le corps humain en pourvoyeur de sensations, exhortant leur enregistrement. Les plaquettes s'empressaient de répondre par une perception ponctuelle de froideur, s'atténuant tandis que je connectais l'ensemble des brins à ce qui me servait d'écran. Une base matérielle, bien que dépassée, restait nécessaire par ces temps incertains.

Mes sensations me quittaient lentement. Coulissant le long des fils tendus, je les savais à présent intemporelles, immuables. Modèles en puissance, références en devenir... "Terre objective": le projet, plutôt que naître, ne s'était en réalité qu'inversé. En faisant place à l'objectivité, l'objectif s'était consumé, cristallisant dans un dernier souffle la lente mais inéluctable évolution qui paraissait nous animer. Jour après jour, j'arpentais les pentes escarpées pour lesquelles on

m'avait désigné. J'indexais les roches. Les digitalisais. Textures. Clivages. Couleurs. Eclats. Enfin! Ne resterait de leur réalité que ma perception et leur image, que la communauté académique s'apprêtait à sacraliser. Ce faisant, je savais les avoir condamnées. Le savions-nous tous? La lenteur de cette évolution nous avait-elle aveuglés? S'agissait-il pour la majorité d'un simple échelon supplémentaire, d'une suite logique? Je le refusais et malgré tout le concrétisais... Au delà des pressions étatiques, on avait estimé plus factuelles les apparitions virtuelles du savoir sur lesquelles les citoyens se pencheraient désormais. Les hologrammes s'accommoderaient de l'éternité... Quelques capteurs suffiraient à ressentir le grain, soupeser la densité, informations que ma main transmettait à présent machinalement.

Théo – car c'était ainsi que les étudiants avaient surnommé le projet, sobriquet progressivement adopté par l'ensemble de la communauté – se devait d'être achevé le lendemain à l'aube, au centenaire de la Faculté qui l'avait vu se développer. Eu égard à la crise, les festivités avaient été écourtées. On se contenterait d'une brève cérémonie, tout au plus quelques discours; la démesure de l'intérêt porté au projet ne s'en trouvait que plus marquée. L'ingéniosité humaine... le savoir et ses progrès... bulles de fausse insouciance... le refrain me paraissait usé, terni par les marées que les siècles passés avaient endurées.

Je devais m'y remettre. Une dernière roche m'attendait. Tandis que je décollais avec prudence les plaquettes de mon visage, me revenaient avec force les souvenirs de notre première rencontre: son emplacement avait été évoqué, sans détours, quelques mois avant mon premier niveau d'accréditation scientifique. J'avais été fasciné d'emblée par l'oxymoron de son nom et de sa formation. J'avais dédié aux laves en coussin des pans entiers de ma vie, pourchassant l'union symbolique, et pourtant bien réelle, d'eau et de feu. J'avais scruté sans relâche l'instant où la violence, pourfendant le fond marin, se démenait avant d'être étouffée sobrement: pendant quelques secondes, les deux éléments semblaient coexister dans un roulement écrasant dont l'eau, indéniablement, sortirait vainqueur. Tout comme la vie, aimais-je à me répéter. Tout comme la vie... et pourtant.

Ce serait la dernière roche, ma dernière. Ce choix s'était imposé à moi, tel un

sursis illusoire que je savais désormais parvenir à terme. Sa présence dans les Alpes trahissait la Terre vivante et mouvante: une force dont la mesure, sous son voile de passivité, détruisait les repères, me ramenait à l'humilité que j'aurais aimé voir partagée. Ce respect, j'en avais la conviction, naissait au coeur de la nature, face aux éléments qui nous avaient façonnés. En s'en éloignant et en la recréant, l'Homme avait rompu le cordon de la réalité... Un lien, en somme, conçu pour le protéger. En s'autoproclamant maître, s'était-il fait esclave? De par nos préoccupations, je nous avais longtemps considérés comme garants de l'immersion nécessaire dans les entrailles de notre Terre. Cette tâche s'était érodée, alors que nous nous cloisonnions peu à peu dans une forme de savoir déconnecté. Je devais m'y remettre, n'est-ce pas? L'Ordre et mes pensées s'entrechoquaient en engendrant l'absurde, puis le néant. Elle serait la dernière, sans doute était-ce ma maigre et unique consolation.

Je caressais avec prudence les amoncellements sphériques de lave. Au contact de l'eau de mer, le basalte s'était refroidit brusquement, sans laisser de temps à la cristallisation. J'effleurais les cannelures, m'amusais à les suivre l'espace d'un instant, naïf, insouciant. Une dernière fois, oui, une dernière... On m'attendait en-bas, déjà. Je ne les voyais pas. Je les sentais comme on sent un orage éclore; le secteur serait fermé derrière mes pas. La fin d'une époque ou sa suite, je l'ignorais. Oh, on l'imaginait confortable! Ce que j'étais venu si souvent admirer, gravissant cette même montagne, empruntant ces mêmes sentiers, on en ferait désormais apparaître l'hologramme à souhait. Je détachais lentement ma main de la roche. Les capteurs s'emparaient à nouveau de mes sensations. A leur contact, mes doigts me paraissaient étonnamment indolores. Je me surpris à m'interroger sur un éventuel retour de cette sensibilité.

Texture. Clivages. Couleur. Eclat.

L'ultime tâche était l'obtention d'une cassure fraîche. Le coeur s'était refroidit plus lentement, donnant naissance à de fins cristaux. J'hésitai au moment de brandir le marteau. Le coup partit, par réflexe.

Il me fallait rejoindre Matthias. La digitalisation des mousses, dont il avait été chargé, était sans doute terminée. Il était désormais nécessaire de monter toujours plus haut pour observer les spécimens que nos ancêtres avaient pu fouler

de leurs pieds. Je l'apercevais légèrement en contre-bas, à l'ombre d'une palmacée. Nous nous retrouvâmes en silence. Le sentier était escarpé, sinuant entre les rochers. Matthias marchait d'un pas sûr. J'enviais son âge, sa confiance, l'illusion de son futur.

L'obscurité nous gagnait peu à peu. Un appel lumineux, en-bas. Matthias y répondit: je crus déceler en lui une forme d'apaisement. Son pas se faisait plus pressant. Je peinais à y calquer le mien.

Ma respiration, saccadée. Le cri d'un rapace, haut, très haut. Le marteau plongea dans le vide, heurtant la falaise d'un écho métallique.